

## Urgences



# La métaphore onirique

Johanne Lepage

Numéro 29, octobre 1990

Éclats d'œuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025604ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025604ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lepage, J. (1990). La métaphore onirique. *Urgences*, (29), 56–57.  
<https://doi.org/10.7202/025604ar>

Tous droits réservés © Urgences, 1990

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# La métaphore onirique

Johanne Lepage

Cathédrale. Ce mot lancé en plein atelier l'autre jour a fait surgir l'image de l'oubli : à deux étapes précises de mon livre, j'avais rêvé du bâtiment sans en reconnaître l'architecture, entièrement placardée. La première fois, j'étais tout juste à quelques jours d'en jeter la phrase initiale. La seconde, un bon pan de récit était prêt, je l'avais imprimé l'après-midi, et j'estimais, assez fière, l'ardeur de mon travail au poids du papier. Ce soir-là, j'avais reconnu la tour sombre du clocher et sa croix de fer contre un nuage phosphorescent. Des placards étaient tombés de la métaphore inconsciente.

Oubli, inconscient. Deux termes qui appartiennent à la nuit de l'être. Qui sont à la fois ses origines et son néant à venir. Qu'y aurait-il d'autre entre ces deux nuits de commencement, de fin du monde, sinon une quête avide de lumière ? Sinon une conscience émergeant au jour par et dans l'œuvre ? Ainsi, c'est par et dans l'œuvre (dans son sens élargi à l'action) que nous existons. Œuvrer (agir), c'est être.

L'œuvre, c'est encore l'identité multiple dans l'être unique : identité sociale, identité culturelle, identité historique... Autant de consciences aiguës émergent, s'élevant jusqu'à elle pour s'y révéler, principe unifiant de l'humaine complexité. Œuvre est donc entité. Aussi dirai-je, par laçage de mots et les extrapolant jusqu'au dernier degré de l'échelle, reportant l'œuvre dans la culture, reportant l'être dans l'humanité, que l'œuvre éclaire l'être comme la culture éclaire l'humanité, que l'œuvre éclaire l'humanité comme la culture éclaire l'être. Finalement, que les premières — œuvre et culture — donnent de l'âme aux seconds — être et humanité.

L'idée de lumière, c'est encore de la cathédrale rêvée qu'elle vient. Je l'ai dit déjà, je n'en ai pas tout de suite reconnu l'architecture, gigantesque amas barricadé, monument aux graffiti enchâssés dans l'opacité, la désolation du silence, dans la nuit la plus noire comme le sont les nuits sans étoiles.

En cachette, et non sans frayeur d'être vue — la création de l'œuvre est au secret ce que la création de l'être est au mystère —, je me suis faufilée jusqu'à sa lourde porte par

une galerie d'interstices tout juste assez larges pour laisser glisser mon ombre de profil. De tout mon poids, j'ai tiré à deux mains sur l'anneau rouillé. À l'intérieur, la cathédrale n'était pas illuminée mais enluminée. Ajoutant la dorure à la lumière, l'art à l'être.